

9 avril 2020
Jeudi saint
Exode 12.1-4(5)6-8 (9)10-14

1. Aujourd'hui (ce soir), nous nous retrouvons pour commencer le grand récit des événements de Pâques. Un récit pour se rappeler ce qui s'est passé, un récit pour nourrir notre foi aujourd'hui, un récit à transmettre à ceux qui, après nous, verront leur vie changée par cette histoire et qui, à leur tour, raconteront cette histoire qui décrit l'essentiel de la foi chrétienne.

Ce soir, donc, nous racontons : Jésus partage le repas, à Jérusalem pendant la fête de la Pâque avec ses disciples. Loin, dans ce pays au climat différent du nôtre, aux habitudes alimentaires un peu étranges, où les gestes sociaux ne sont pas les mêmes qu'ici ; loin, à l'époque de l'Empire romain, dans une société très différente d'aujourd'hui, où, les gens utilisaient des technologies qui ne sont pas celles d'aujourd'hui. Loin, loin, mais ces différences ne nous arrêtent pas, parce que nous connaissons le récit, nous avons déjà eu l'occasion de nous poser ces questions. Et ce qui en ressort est le fait que Jésus a fait des gestes nouveaux : le lavement des pieds rapporté dans l'évangile qui vient d'être lu et le partage du repas (probablement du pain et du vin, comme nous le rappelons chaque fois que nous célébrons l'Eucharistie). Jésus donne aussi à ses disciples un commandement nouveau (« aimez-vous les uns les autres ») un soir de grand récit de la tradition juive, un soir de Pâque.

2. Ce récit de l'Exode est raconté (au moins) chaque année dans les familles juives lors du repas de la Pâque. On rappelle ce qui s'est passé loin, en Egypte, loin, il y a près de 3000 ans, quand le peuple israélite était esclave, et l'on met sur la table des herbes aussi amères que la vie en Egypte, de l'eau salée du goût des larmes, une pâte d'aliments aussi massive que l'argile des briques. Grâce à Dieu, le peuple a été libéré et est devenu un peuple qui passe, un peuple pressé, qui mange du pain azyme, non-levé, bâton à la main, pour passer la Mer Rouge, pour passer dans le désert, pour passer à la liberté.

Un récit tellement arrondi que nous n'en voyons plus les aspérités. Dieu ordonne un drôle de repas, à manger dans ce qui pourrait être un de ces grands repas qui durent des heures, mais en vêtements de voyage, le bâton à la main... soit dit en passant, ce n'est pas vraiment pratique pour dévorer un agneau grillé entier. Repas de viande chez des esclaves qui semblent être des éleveurs, repas sanguinolent, étant donné qu'il faudra même badigeonner la maison avec le sang, mise en scène qui ressemble à un sacrifice barbare pour épargner aux membres de la famille la folie d'un dieu tueur... parce que celui qui passe (pessah, Pâque) dans le récit de l'Exode lu ce soir, c'est l'ange de la mort, l'ange du sang figé, celui qui reprend le souffle à ceux qui ne reconnaissent pas Dieu, celui qui exige le prix de la vie reçue, génération après génération.

3. Le soir de Pâque, aujourd'hui encore, les Juifs racontent le passage qui fonde leur foi. Ils mettent sur la table familiale les éléments, herbes, œuf, eau, os qui vont permettre au plus jeune de poser les questions rituelles, des questions qui permettent de dire le pourquoi des rites, qui permettent aux Juifs de dire ce qu'est leur identité. Et leur identité, c'est justement de (se) poser des questions, d'entrer

dans une discussion qui dure depuis des siècles pour préciser la compréhension des choses pour aujourd'hui, pour préciser les gestes et les pensées qui permettent de vivre comme le peuple élu. Parce que si Dieu, loin, là-haut, reste immuable et éternel, les hommes et les sociétés, les situations et les contextes changent.

4. Mais pourquoi est-ce que les évangiles racontent que les derniers jours de Jésus se passent à Pâque ? Probablement parce que les événements se sont déroulés à ce moment-là. Était-ce un hasard ? un plan divin ? En tous les cas, cela a permis d'interpréter l'arrestation, le jugement et la mort du Christ à la lumière des événements d'Égypte. Cela invite à lire la bonne nouvelle aussi à travers la Torah.

Pour sauver les premiers-nés de la rançon divine en Égypte, il a fallu le sang d'un agneau parfait pour le sacrifice. Pour ouvrir les verrous fermés par le Pharaon, il a fallu la mort de son fils unique. En cherchant à comprendre le sens de la mort de Jésus-Christ, les théologiens chrétiens aussi ont évoqué le sacrifice, le corps donné et le sang qui sauve, la mort du fils unique.

5. Pourquoi, ce soir, reprendre ces récits, et rapprocher le dernier repas de Jésus et le dernier repas des Israélites ? Cela nous permet de nous inscrire dans une tradition de repas et de passage. Repas qui a précédé le passage des Israélites de l'esclavage à la liberté, symboliquement de la mort à la vie, repas. Repas qui a précédé le passage du Christ de la mort à la vie. Repas qui nous permet de proclamer notre foi dans le passage de la mort à la vie, symboliquement de ce qui nous retient captif à ce qui nous entraîne dans la vie.

Mais le repas de Jérusalem n'est pas identique à celui d'Égypte. Là-bas, il y avait un agneau grillé, du sang et la crainte de la mort de tous

les nouveau-nés. Alors que là, il y a du pain et du vin, de l'eau pour se laver les pieds et l'approche de la mort d'un seul. Ici, ce soir, le partage d'une mémoire et d'une espérance, celle de la vie possible.

En Égypte, il y avait eu besoin du sacrifice d'un agneau, répété dans chaque famille, chaque année. A Jérusalem, il y a eu le sacrifice unique d'un homme, du Fils de Dieu. Ce soir, nous proclamons comme chaque année, dans chaque famille, le caractère définitif de ce sacrifice, qui a rendu tous les autres inutiles.

En sortant d'Égypte, le peuple israélite a reçu la Loi, les Dix Commandements. Lors du dernier repas du Christ, les disciples ont reçu un commandement unique : « aimez-vous les uns les autres ». Ce soir, en sortant de cette célébration, nous nous redonnons ce même commandement, cette même tâche impossible et nécessaire : s'aimer comme le Christ nous a aimés.

6. Qu'allons-nous faire, en reprenant le cours de nos vies ce soir ? Comment ce repas, ces récits de repas vont-ils façonner nos gestes et nos paroles ?

Ces traditions viennent de loin, en Palestine et en Égypte, elles viennent de loin, au temps de l'empire romain et des Pharaons, mais ce qui les rend vivantes pour ce soir, c'est ce qu'elles disent sur ce qui se passe entre nous et le ciel, entre les hommes et Dieu.

Elles parlent de la vie, toujours reçue, même si nous voulons en être le directeur. Dette de vie qui a conduit dans l'histoire à des sacrifices pour racheter une naissance, pour appeler une guérison. Dette que nous proclamons remise gratuitement en Jésus-Christ : Dieu nous donne la vie, non pour faire de nous ses débiteurs, mais pour que nous la vivions les uns au service des autres.

Ces repas parlent d'horizons ouverts, de pardons accordés, de vies qui sortent de l'impasse. C'est beau au printemps, avec la végétation qui sort du sommeil de l'hiver. C'est peut-être encore plus beau aujourd'hui, avec l'apprentissage d'une vie avec/après l'épidémie, l'invention de nouvelles manières de communiquer, d'être en contact, de protéger ceux qu'on aime et ceux qu'on aime moins, de venir en aide aux plus fragiles.

Saurons-nous faire de nos repas une occasion de s'interroger sur le sens de nos vies ? Saurons-nous faire de notre alimentation un témoignage de partage et de confiance ?

Amen

Dominique Gounelle, pasteure en disponibilité

Cantique :

ALL 42-08 : Toi qui disposes...